

Haji Jaber

Rimbaud the Abyssinian

رامبو الحبشي

Translation by Xavier Luffin (French)

RIMBAUD L'ABYSSIN

« Toutes les femmes qui l'avaient connu furent assassinées. Quel saccage du jardin de la beauté ! Sous le sabre, elles le bénirent. Il n'en commanda point de nouvelles. — Les femmes réapparurent. »

Arthur Rimbaud

1

Lorsqu'il apparut, c'était comme s'il la voyait pour la première fois... Elle ferma aussitôt la porte ! Elle rebroussa chemin puis s'empessa de monter au deuxième étage, comme si elle venait soudain de se souvenir de quelque chose, elle ouvrit toutes les fenêtres, même celles dont les charnières avaient rouillé à force de rester toujours closes.

L'air frais pénétra alors dans les lieux, atténuant la forte odeur des sacs de grains éparpillés çà et là à l'étage inférieur, puis elle reprit quelque peu ses esprits et se mit à écouter les voix des enfants qui encerclaient le chariot à l'extérieur :

– Abed Rabbo, Abed Rabbo !

Le corps meurtri, il était couché sur une civière, tandis que son compagnon marmonnait : « Dieu est généreux, Dieu est généreux... », il rajustait sa ceinture et faisait signe aux habitants de Harar pour leur dire qu'il serait bientôt de retour. Tandis que son serviteur lui épongeait le front avec un morceau de tissu mouillé, il releva la tête vers la fenêtre, avant de se raviser aussitôt, apeuré.

Elle était la seule à avoir compris que cette fois il s'agissait d'un voyage sans retour. Et pourtant, elle n'osait pas l'observer plus longtemps à travers les ouvertures de la fenêtre en bois. Elle craignait de subir un second choc à travers ce regard.

« Je n'ai cessé de l'attendre, mais c'est fini désormais. Je n'essayerai plus de capter en vain son attention par le moindre geste. Voilà, sans même l'avoir décidé, je n'éprouve plus le désir d'attirer son regard. Pourquoi ? Moi je sais très bien pourquoi, d'ailleurs ne le sais-je pas depuis le début, depuis toujours en fait ? Mais alors pourquoi maintenant ? Est-ce parce qu'il repart ? Ou alors parce qu'il était toujours loin de moi, entre deux voyages ? Loin de moi, de moi en particulier – il se montrait bienveillant, généreux et souriant envers ceux qui l'accompagnaient, alors qu'au même moment il m'ignorait complètement, sans se soucier aucunement de moi, comme si le Seigneur l'avait offert à

tous sauf à moi-même. Pourquoi maintenant donc ? Je ne pense pas avoir réussi à me rendre à la raison, je pense simplement que je suis lasse de tout ça désormais. »

Elle releva ses yeux hagards pour la dernière fois. Il avait le regard étonné d'un soldat lorsque, après le sifflement continu des balles et le vacarme des bombes, le silence envahit soudain le champ de bataille au milieu d'une terre calcinée, jonchée de cadavres. Il continuait à regarder autour de lui mais sans rien voir, il contemplait les ruines inconsciemment, essayant en vain de comprendre ce qui venait de se passer. Il se retrouvait donc ici, sans savoir précisément s'il avait gagné ou au contraire perdu la bataille, sans même être sûr qu'il était mort ou encore vivant, c'est du moins ce dont elle avait l'impression en jetant un regard furtif sur le cortège de cet homme qui s'en allait.

« Voilà une partie de ma vie qui s'en va. Je suis incapable de dire s'il s'agit de la plus belle partie de ma vie, ou au contraire de la pire, la plus importante ou la plus insignifiante, la plus précieuse ou la plus misérable, la plus heureuse ou la plus pénible. En fait, je suis tout simplement incapable de porter le moindre jugement sur ces années-là, même si on me demandait de décrire ma vie passée, j'en serais bien incapable, alors la juger, encore moins...

Oui, sortir ces quelques années de ma vie pour les évaluer, sans le reste, me semble une tâche bien ironique. Mais peut-être qu'il reste l'espoir... L'espoir qui a accompagné cette vie, l'espoir d'une vie nouvelle, l'espoir d'une personne inconnue, l'espoir du destin. L'espoir, oui, cette graine empoisonnée qui m'a amenée dans cette ville – n'est-ce pas la seule chose qui m'a effectivement poussée jusqu'ici ? Qu'est-ce qui m'aurait animée de toutes mes forces sinon l'espoir d'aller plus haut, comme la tige d'une fleur qui tente de poindre vers le ciel, sans se soucier de ce qui retombe sur le sol, pas plus que de ce sol lui-même, dont elle s'est éloignée alors que ses propres racines y restent bien ancrées ? Je voulais changer de peau, et cet homme étranger en était la meilleure preuve. Même si j'avais cessé de penser à cette croix tatouée sur mon front, elle qui m'avait accompagnée partout et toujours, je réalisais que c'était impossible, qu'il s'agissait d'un désir absurde. Qui pourrait un jour réellement se débarrasser de sa peau ? »

Le chariot continuait de s'éloigner, escorté par le serviteur et suivi par une foule de jeunes gens, lorsqu'elle entendit le bruissement des feuilles que le vent s'était mis à agiter. Elle se dirigea lentement vers la table, s'arrêta soudain en face d'elle, contemplant l'encrier, le cahier, le morceau de tissu sale et les manuscrits. Elle regarda ensuite le petit miroir dans le coin, resté tel qu'elle l'avait laissé, dont une partie s'était cassée en une multitude de fragments. Elle tira la chaise vers elle. Elle hésita un moment puis finit par s'asseoir, envahie par un sentiment étrange. Elle ressentait une sorte de nostalgie, survenue tout d'un coup, comme si elle venait d'arriver dans cette maison, comme si

une main invisible l'y avait projetée, comme n'importe quel objet que l'on peut jeter çà ou là. Elle se mit alors à regarder autour d'elle, comme pour découvrir cet endroit étrange, mais une fois revenue à la réalité elle comprit qu'elle en connaissait le moindre recoin, de ses murs jusqu'au nombreux paniers multicolores. Alors elle se rappela soudain sa mère, quelques années après le départ de son père, lors de cette obscure nuit d'hiver, elle s'était réveillée en pleine nuit au son de ses sanglots, comme si c'était la première nuit après son départ. Elle savait très bien pourquoi elle pleurait, mais comme pour la consoler elle lui dit qu'au moins elle était entourée de ses proches, alors que lui était seul, étranger où qu'il fût. Elle n'oublierait jamais comment sa mère se mit alors se frapper la poitrine avec véhémence, incapable de maîtriser sa voix enrouée :

– C'est ici que se trouve l'exil, ici, dans le cœur !

Elle restait là, assise, tandis que le vent continuait de faire bruisser les feuilles. Elle paraissait complètement seule, au milieu de tous ces objets.

« C'est la première fois que je me retrouve seule face à cette foule de gens. Je me suis longtemps habituée à les observer de loin, assise sur cette chaise comme en cet instant même, tandis qu'il me tournait le dos, il trempait la plume dans l'encre tout en passant son autre main sur son crâne rasé. Dans mon coin, je pouvais deviner quand il se trouverait à court d'encre, à tel point que souvent je faisais des paris dans ma tête : « maintenant, oui voilà il va tremper la plume dans l'encrier... », et je gagnais à chaque fois, si bien que j'adorais me plier à ce jeu. Je répétais en silence : maintenant, vas-y, plonge la plume... Et il le faisait ! J'adorais jouir de cette petite victoire, qui doit sembler insignifiante. Mais ce n'était pas ça le plus étrange, non le plus étrange était plutôt que cette satisfaction bien futile en apparence, me faisait espérer remporter un pari bien plus important : et maintenant, il va me regarder.

Mais sur ce coup-là je ne gagnais jamais ! Les jours passaient et je continuais de trainer cette défaite derrière moi, si bien que je ne voyais plus qu'elle désormais, j'étais prête à tout pour l'emporter, pour gagner mon pari ne fût-ce qu'une seule fois. »

Le bruissement des feuilles s'accrut. Elle posa ses mains sur celles-ci et le silence se fit. Elle saisit alors la plume et se mit à la contempler. Elle passa le doigt sur son extrémité pointue, celle qui avait tracé tous ces mots, mais sa main vint cogner l'encrier et le liquide noir se répandit sur la vieille table en bois. Elle observa l'encre envahir les sillons de la table et se répandre lentement sur toute sa surface.

Elle ne savait pas pourquoi elle avait l'impression que tout venait de commencer, contrairement aux apparences.

« *Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien, Par la Nature, – heureux comme avec une femme.* »

Arthur Rimbaud

2

L'Abyssinienne l'emporta lorsqu'elle le rejoignit, et pourtant elle avait raté bien des choses de ce spectacle. À ce moment précis, la caravane d'Arthur Rimbaud venait de franchir l'enceinte de Jugal, par la Porte de la Victoire. S'appêtant à affronter le désert des Danakils qui s'étendait jusqu'au port de Zeïla, où l'attendait un navire qui devait le ramener à Marseille. Seize Hararis portaient sur leurs épaules la civière protégée par une couverture en cuir teint, suivis par une file de chameaux dégageant derrière eux un épais nuage de poussière qui donnait de l'ombre au cortège autant qu'il lui conférait une certaine majesté.

N'était-ce pas là un cortège funèbre digne de ce nom, plutôt que celui qui se tiendrait à Charleville six mois plus tard, tandis que deux femmes se protégeraient de la pluie sous un grand parapluie, suivant en silence le chariot mortuaire noir qui le conduirait jusqu'au tombeau familial ?

Et que dire de la foule assistant au spectacle ? Cet adieu n'était-il pas approprié pour celui qui avait vécu à peine la moitié d'une vie ? Était-ce pour cela qu'il lui échappait maintenant, et qu'il lui tirait ainsi la langue ?

Qui allait convaincre Rimbaud de prêter attention à cet humble moment, plutôt que de houspiller les porteurs éreintés par leur marche forcée et de menacer de réduire leur solde de quelques Thalers à chaque fois qu'ils feignaient de se reposer un peu ?

Quel espoir peut encore habiter un homme qui voit son corps s'affaiblir, sans pour autant l'empêcher de repenser aux jours lointains, remplis de vœux infinis ? Ne lui était-il pas venu à l'esprit, ne fût-ce que l'espace d'un moment, que son long parcours touchait à sa fin ?

Mais qui pourrait le convaincre qu'il y aurait même une fin, lui qui était habitué à marcher sans trêve, qui continuait de trépigner s'il lui fallait absolument s'arrêter. Il ne s'agit là nullement d'une métaphore : on l'avait souvent vu passer entre deux murs, puis ralentir un moment et se fixer à un endroit tout en gardant ses pieds en mouvement.

Cet homme pensait-il alors à sa vieille prophétie qui était sur le point de se réaliser au milieu de ce parcours ? Tandis qu'il fuyait la rigueur du climat de son pays, il avait juré que s'il devait revenir en France pendant l'hiver, il en mourrait à coup sûr. Sa mémoire lui faisait-elle défaut, à moins que ce ne fût son optimisme, ou encore son entêtement face à la vie, cette vie qui lui tournait le dos à chaque fois qu'il tentait de l'atteindre ? Peut-être était-il bien conscient de tout cela, mais peut-être était-il en train de ruser : si la défaite pouvait paraître moins infâme à ce moment-là, qu'il en soit ainsi.

Lorsque la caravane atteignit les premiers arbres de la cité de Kombolcha, Djami prit congé d'eux. C'était un nouveau signe du destin. Tout semblait s'écrouler petit à petit autour de Rimbaud : son pied pourrissait, il arrivait dans la ville qu'il avait maudite avant d'en tomber amoureux puis de la maudire à nouveau, et maintenant son fidèle serviteur, dont on apprendra l'histoire par la suite, l'abandonnait. Pétri de chagrin, il lui fit signe jusqu'à ce qu'il disparaisse à l'horizon, avant de retourner à Harar en pleurant.

À Harar, l'Abyssinienne n'avait pas changé de place. Toujours assise sur la même chaise, elle contemplait l'extrémité pointue de la plume de Rimbaud, puis fixait l'encre qui s'était mise à tomber goutte à goutte sur le sol, entamant un nouveau parcours. Dehors, les voix des enfants s'étaient tues maintenant que la caravane s'en était allée, ils avaient cessé de la suivre et avaient trouvé d'autres jeux. Maintenant c'était dans sa tête qu'elle entendait du vacarme, la ramenant dix années plus tôt.

« Le souk était en effervescence, une caravane venait d'arriver, emmenant un nouveau venu, un Européen. De là où j'étais, je pouvais voir des dizaines de marcheurs, entourés d'hommes armés de fusils Saint-Etienne, répandus dans la ville de Harar, et équipés de boucliers en cuir d'hippopotame. La présence de l'homme en question provoquait la clameur de la foule, ce qui semblait l'intimider quelque peu. En selle, habillé de deux cotonnades blanches, il observait les visages autour de lui tout en rehaussant sa ceinture. L'air apeuré, il était pratiquement collé à son interprète, surtout dès que quelqu'un s'approchait un peu trop de lui.

Le plus étrange est que cette scène ne provoqua strictement rien de particulier en moi. Le fait de le voir pour la première fois ne me fit aucun effet. C'était tout le contraire de ce qu'on raconte généralement à propos des sentiments, lorsqu'on dit que le premier regard entraîne un pincement au cœur qui présage de la suite. Non, cela ne s'est pas produit dans mon cas. Au contraire, sur le coup la scène me fit plus rire qu'autre chose. Je ne sais pas si le rire peut être perçu comme un signe lui aussi ? Mais quelques mois plus tard, dans sa maison, je me suis remémoré la scène, rappelant de la crainte qu'il ressentait tandis que son regard se portait de gauche à droite, ce qui le fit rire à son tour. Je lui expliquai combien il semblait avoir peur des habitants de Harar, eux qui ne se montraient plus très

curieux face aux étrangers, après en avoir déjà vu huit passer chez eux depuis qu'ils les avaient autorisés à pénétrer dans leur ville sacrée. Par après, j'essayai de mimer encore la scène afin d'attirer son attention, mais il se mit à rire un peu moins, puis à ne plus esquisser qu'un simple sourire, avant de ne même plus me prêter attention, si bien que je finis par ne plus jamais raconter mon histoire. »

Si Rimbaud voulait vraiment se remémorer l'histoire de sa peur, il n'avait pas à revivre le moment de son arrivée à Harar, sauf peut-être lorsqu'il s'était mis à dévisager les membres de la garde. En réalité, il avait bien expérimenté ce qu'était l'appréhension tout au long de sa traversée du désert des Danakils, lorsqu'il ne pouvait pas prévoir d'où viendrait le danger : des tribus assujetties aux Italiens, de celles que les Français avaient armées contre ces derniers, ou encore de celles qui s'étaient alliées à leurs coreligionnaires turcs qui voyaient leur présence en terre africaine vaciller, voire des Britanniques embusqués derrière les Italiens afin de freiner l'avancée des Français, attendant de faire main basse sur les ressources de la région ? Il ne pouvait faire confiance à aucune de ces tribus, un simple coup de fusil était susceptible de les faire changer d'alliés dans la même journée. Mais une fois qu'il avait franchi l'enceinte de Harar et qu'il avait atteint son marché, sa peur tout entière s'était évanouie.